

L'Aigle blanc de Kosciusko

Autor(en): **Gachot Edouard**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le pays du dimanche**

Band (Jahr): **7 (1904)**

Heft 29

PDF erstellt am: **26.06.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-253959>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

L'aigle blanc de Kosciusko

(Suite et fin.)

Écoutez, moujiks ! Le petit père Kanoff était mort... Très pieusement, je baisai le front du héros tué au service de la Sainte Russie ; et je crus entendre, pendant que, agnouiillé, je priais le Seigneur de mettre le sergent en bonne place dans son paradis, une voix étrange, sourde, lointaine qui ordonnait : « Petit, tu sauras venger ton père. » A l'instant je me relevai ; j'étendis la main ; je jurai sur l'icone placée au-dessus du foyer de la chaumière.

Écoutez, moujiks ! Je m'employai à creuser la tombe du sergent dans le jardin. Non, non, non, je ne pouvais consentir à ce que le corps du petit père Kanoff fût abandonné comme une proie aux corbeaux ou jeté indifféremment dans l'horrible charnier ouvert après la bataille. Déjà, une nuit très noire tombait lorsque j'achevai ma funèbre besogne. En ce temps, au loin, le tambour rappelait les Russes égarés à travers la campagne et les blessés qui, en faisant des efforts surhumains, pouvaient parvenir à se traîner vers le drapeau... Oui, je pris ma route entre des monceaux de cadavres. Au milieu des ténèbres denses, j'eus à chaque pas la vision du vieillard et de l'aigle blanc qui voletait au-dessus de sa tête.

Moujiks, écoutez ! L'homme qui vient de traverser le bois de Zollikon ; l'homme qui voyage aujourd'hui sous la protection de S. E. M. le général Durasoff ; l'homme qui porte sur l'épaule droite un aigle blanc, c'est, c'est...

Kanoff cria de toute la force qu'avait sa voix :

— C'est Kosciusko, le Polonais !

Les grenadiers gardaient le silence et l'immobilité.

— Mes camarades, vous savez à présent comment est mort le père de votre caporal. Il a été tué par ce Kosciusko qui vient sans doute provoquer en Suisse une révolution.

Avec un passeport acheté ou emprunté, le Polonais m'a trompé. Sans mon évanouissement... dû à l'étonnement et à l'indignation, je l'arrêtais... Mais il faut qu'on se saisisse de sa personne. Je vais prévenir l'officier. Pendant mon absence, Rusteff remplira les fonctions de chef de poste... Grenadiers, restez attentifs...

Et, sortant de la bicoque, Kanoff se mit à courir vers Zollikon. Dans le bureau de son capitaine, le caporal salua militairement, avant d'annoncer :

— Excellence, un grand événement.

— Que s'est-il passé ?

— Le carrosse du comte de Lutner a traversé nos lignes.

— Que ne l'avez-vous arrêté ?

— Le comte avait un passeport en règle, mais point à son nom.

— Que dis-tu là, caporal ?

— J'ai bien reconnu en lui le Polonais Kosciusko.

— Ciel, que viens-tu m'apprendre ?

— C'est le révolutionnaire, l'ennemi de la patrie. En faisant diligence, on peut se saisir de sa personne à Rapperswyl où il se rend. S'il plaît à Votre Excellence de

me faire prendre en croupe par un cavalier, je saurai le reconnaître et l'arrêter.

Le capitaine passa une main sur ses yeux.

— Je vais aviser. Kanoff, retourne à ton poste.

C'était un ordre impérieux. Le caporal se retirait. Il était, au fond, bien fâché qu'on n'eût pas davantage loué son zèle.

Le capitaine montait un grand cheval noir qu'il dirigeait sur la route de Zurich. Dans Hottingen, l'officier se présentait chez le vaillant colonel du régiment Potapoff. Il redisait :

— Excellence, un grand événement.

— Que s'est-il passé ?

— Le carrosse du comte de Lutner a traversé nos lignes.

— Que ne l'avez-vous arrêté ?

— Le comte avait un passeport en règle, mais point à son nom.

— Que dites-vous là ? monsieur.

— Un chef de poste a reconnu en lui le Polonais Kosciusko.

Aussitôt, le colonel montait à cheval et se portait vers

Zurich. Devant la porte de Rapperswyl, il trouvait le comte de Sacken, de l'état-major général.

— Excellence, un grand événement.

— Que s'est-il passé ?

— Le carrosse du comte de Lutner a traversé nos lignes.

— Que ne l'avez-vous arrêté ?

— Excellence, le comte avait un passeport en règle, mais point à son nom.

— Que dites-vous là, colonel ?

— Le capitaine Ouriatow, qui put lui parler, a cru reconnaître le Polonais Kosciusko.

Vite, le comte de Sacken montait à cheval et faisait

galoper son coursier jusqu'au quartier général russe établi maison Reichberg. Le feld-maréchal Korsakoff donnait un concert à la bonne société de la ville ; néanmoins, entre deux airs de violon, il voulut bien entendre le rapport de son subordonné.

— Excellence, un grand événement.

— Que s'est-il passé ?

— Le carrosse du comte de Lutner a traversé nos lignes.

— Que ne l'avez-vous arrêté ?

— Excellence, le comte avait un passeport en règle, mais point à son nom.

— Que dites-vous là, général ?

— Le colonel Bariatinshy, qui put lui parler, a cru reconnaître le Polonais Kosciusko.

Korsakoff disait à lord Wickam, ambassadeur d'Angleterre :

— Notre cher Tsar, Paul I^{er}, que Dieu garde, s'est montré trop magnanime, en tirant de prison un révolté qui nous força de mettre la Pologne à feu et à sang ; un homme qui va partout prêchant l'insurrection des peuples contre les rois, les bienfaits d'une liberté chère aux



Hintergasse.

Français, des utopies. Devenu jacobin, Kosciusko veut tenter, sans doute, de soulever la Suisse contre nous. Cet agitateur a cru, en produisant un faux passeport, mettre en défaut ma vigilance...

Le feld-maréchal se tournait vers de Sacken.

— Monsieur, vous ferez marcher, ce soir même, un bataillon de chasseurs sur Rapperswyl. Sans s'arrêter aux protestations des habitants, le château et les maisons de la ville seront fouillés. Que le prétendu comte de Lutner soit appréhendé. Mort ou vif, on le trainera ici. Si c'est Kosciusko, par droit de représailles dont je peux user contre tout individu qui ose agir en ennemi, il sera pendu. Allez, monsieur, et demain, vous me rendrez de cette expédition un compte exact.

Le comte de Sacken salua et sortit rapidement.

Mais quelle étrange figure il montrait le lendemain en pénétrant dans les bureaux de l'état-major !

Resté debout près d'une fenêtre, Korsakoff interrogeait :

— N'avez-vous pas fait saisir le Polonais ?

De Sacken balbutia :

— Votre Excellence me permettra de lui dire...

— Est-ce une mauvaise nouvelle que vous apportez ?

— Votre Excellence doit apprendre que le premier bataillon de Tifoff s'est avancé, tambours battant, dans Rapperswyl. Tandis que le gros restait échelonné dans la vieille rue d'Hintergasse, un détachement pouvait forcer les portes du château et il ne trouvait là...

— Parlez donc plus vite !

— Car il ne trouvait là que deux personnes : un vieillard, le comte de Lutner, chargé de mission par le roi d'Angleterre, et sa fille, qui achève une longue con-

valescence... Quant à cet aigle qui voyage avec le diplomate, ce n'est qu'un ara blanc. D'ailleurs, le capitaine Orapow, qui a vu Kosciusko à Saint-Pétersbourg, affirme que le Polonais est plus grand et aussi plus âgé... Sa mission remplie, le bataillon allait faire volte-face... lorsque, de toutes parts, les soldats de Masséna surgissent et commencent le feu. Il fallut lutter, avec la dernière énergie, contre ces diables. A l'aube seulement, les Russes purent s'ouvrir le chemin de Zurich... Nos pertes sont considérables.

Korsakoff battit ses bottes à coup de cravache. Il dit :

— Par Saint-Georges, voilà une aventure dans laquelle vous avez engagé les soldats du Tsar... Oui, la fausse nouvelle du passage de Kosciusko à travers nos lignes m'a été donnée de votre bouche. Monsieur, vous serez

réprimandé à la parade. Mais je vous autorise à punir l'officier qui vous a renseigné si mal...

M. de Sacken était furieux. Il montait à cheval. Après un quart d'heure de chevauchée, on le voyait entrer à Hottingen.

Le colonel Bariatinsky se trouvait en joyeuse compagnie, lorsque le général se présenta dans son salon. Un geste lui ordonnait de congédier l'assistance, ce qui fut fait à l'instant.

Monsieur, n'avez-vous pas vu sur la route Kosciusko et son aigle blanc ?

— Votre Excellence me permettra de lui affirmer... !

— Monsieur, vous recevrez dix coups de canne pour l'erreur qui a mis fort en colère le feld-maréchal Korsakoff.

— Je m'en décharge ! cria Bariatinsky.

— Que dites-vous ?

— La nouvelle m'est venue du capitaine Ouriatow, que je saurai punir sans retard.

Bariatinsky montait à cheval. Dans Zollikon, il entra vite chez l'officier incriminé.

— Monsieur, n'avez-vous pas vu sur la route Kosciusko et son aigle blanc ?

— Votre Excellence me permettra de lui affirmer.

— Monsieur, vous recevrez vingt coups de canne pour l'erreur qui a mis fort en colère le feld-maréchal Korsakoff.

— Je m'en décharge, cria Ouriatow.

— Que dites-vous ?

— La nouvelle m'est venue du caporal Kanoff, que je saurai punir sans retard.

Et Ouriatow courut, à pied, vers le poste isolé au bout du chemin de traverse.

— Votre Excellence nous fait un bien grand honneur, dit le caporal en mettant aussitôt son escouade sous les armes.

Ouriatow le prenait à part.

— N'est-ce pas toi, vétéran, qui vis passer



Le vieux château de Rapperswyl.

Kosciusko et son aigle blanc ?

— Votre Excellence me permettra de lui affirmer...

— Caporal, tu recevras cinquante coups de bâton pour l'erreur qui a mis fort en colère le feld-maréchal Korsakoff.

— Je m'en décharge ! cria Boris... C'est ce fou de Rusteff, le premier soldat qui a vu passer Kosciusko.

Et il commandait à son tour :

— Cent coups de bâton à ce drôle !

Pour assurer l'observance de la discipline moscovite, Rusteff fut lié et baillonné. Et son camarade Dychow lui donna, à force de bras, cent coups de bâton.

Debout devant la fenêtre du chalet, Kanoff sifflait un air de danse, tandis que son capitaine, Ouriatow, s'éloignait à petits pas vers Zollikon. »

EDOUARD GACHOT.